

Peste noire : itinéraire d'une tueuse

Patrick Boucheron dans mensuel 510
juillet-août 2023

Parti sur les traces de la féroce tueuse du XIV^e siècle, responsable de la plus grande catastrophe démographique de l'histoire, Patrick Boucheron livre un nouveau récit de la Peste noire. Une histoire-monde qui débute dès 1338 dans les steppes d'Asie centrale.

On eût dit un tapis qu'on avait roulé avec tout ce qui se trouvait dessus », se souvient Ibn Khaldûn dans son Autobiographie qui prélude à sa grande philosophie de l'histoire. Il avait 16 ans quand la « peste dévastatrice » atteignit Tunis en 1348, emportant ses parents, ses maîtres et la plupart de ses amis. Il aurait pu dire, comme Pétrarque quelques années plus tard, que cette « peste universelle qui allait épuiser le monde » laissait « les hommes esseulés et faibles ». Mais comment allaient-ils raconter cette histoire, et comment les historiens peuvent-ils aujourd'hui en faire récit ?

Si la deuxième pandémie de peste, dont l'épisode paroxystique eut lieu entre 1347 et 1353 pour l'Eurasie, constitue bien à ce jour la plus grande catastrophe de l'histoire de l'humanité, alors on ne peut se contenter d'en dérouler tranquillement le tapis narratif. Il faut de grandes causes aux grands désastres, un coup d'envoi tonitruant et épique, quelque chose comme une scène originelle qui ne lésinerait pas sur les effets spéciaux et le sens du spectacle.

Acte I. Les Mongols à Caffa

La voici : nous sommes à Caffa, port fortifié de la péninsule de Crimée, en 1346. Depuis deux ans, les Génois résistent héroïquement au siège des troupes de Djanibeg, khan de la Horde d'Or. Or celles-ci sont frappées d'un mal mystérieux, qui fait mourir

les soldats en masse. Défaits, les Mongols balancent au trébuchet leurs cadavres infestés par-dessus les murailles de la colonie génoise, pour contaminer leurs ennemis. Les habitants, effrayés, s'enfuient par bateau, transportant avec eux cette maladie terrible et inconnue. Il suffit ensuite à la tueuse d'emprunter les lignes maritimes du commerce italien en Méditerranée, de port en port. En octobre 1347, elle surgit à Messine en même temps qu'à Alexandrie, mais déjà elle rôde à Constantinople et Alep, et la voici à Marseille en novembre 1347, porte d'entrée de la Provence, et de toute l'Europe par la vallée du Rhône.

D'où vient cette histoire ? D'une source unique, indirecte et très éloignée du théâtre des opérations. Elle est issue de la chronique d'un notaire de Plaisance, Gabriele de Mussi (vers 1280-1356), que l'on ne connaît qu'à travers une copie tardive. Ne croyons pas lire ici le relevé notarial d'événements dont il aurait été témoin : le mémoire de Mussi est une adresse au Dieu vengeur, le dialogue mystique d'un homme écrasé par le désastre - au sens propre, puisque le fléau s'explique par une conjonction funeste des astres. « *On aurait pu croire que des flèches pleuvaient du ciel pour frapper et écraser l'arrogance des Tartares* », écrit Mussi, qui reprend la métaphore classique de la Mort archère tout en jouant de l'imaginaire apocalyptique associé depuis le XIII^e siècle à l'expansion mongole.

Malgré la grande fragilité de sa base documentaire, l'épisode inaugural du siège de Caffa s'est imposé dans l'historiographie contemporaine, et n'est que rarement remis en cause dans son récit traditionnel. Reconnaissons que cette entrée en scène est parfaite, au sens où elle exprime toutes les hantises de l'imaginaire épidémique : la peste commencerait donc comme un acte de guerre, une sale guerre déclenchée par la vengeance désespérée des vaincus. Elle apparaît d'emblée archaïque, comme si une maladie nouvelle ne pouvait être causée que par les retombées du passé. Or ce passé est très ancien : si la description par Thucydide, dans *La Guerre du Péloponnèse*, de la « peste » des Athéniens est la matrice narrative de tout récit épidémique, c'est parce qu'il reprend lui-même la tradition du chant homérique : dès le début de l'*Illiade*, l'entrée en guerre est une entrée dans la peste, et déjà cette peste vient d'Orient.

Ne nous imaginons pas pour autant délivrés de ces archaïsmes : en voyant dans l'épisode de Caffa le premier acte de guerre bactériologique, les chercheurs contemporains trahissent leurs propres terreurs, liées aux conflits modernes - que l'on songe par exemple au souvenir sinistre de l'unité 731 de l'armée impériale japonaise en Mandchourie, créée en 1932 pour tester des armes biologiques sur des prisonniers chinois que l'on torturait de bien des manières, et notamment en leur inoculant le bacille de *Yersinia pestis*¹. Car si les historiens des pestes anciennes peuvent aujourd'hui bénéficier d'avancées scientifiques majeures dans la compréhension des modes de transmission de cet agent pathogène, c'est aussi parce que ce bacille, le plus meurtrier pour l'homme, demeure un enjeu crucial de bioterrorisme, justifiant d'importants investissements de recherche de santé publique globale.

Peu d'empreintes documentaires

Reconstituer aujourd'hui, en historien, l'itinéraire de cette tueuse féroce qu'est la peste exige de l'envisager à la fois comme la *pestis* des Anciens et comme la *Yersinia pestis* des Modernes, et tenter en même temps de la comprendre, à la lumière des savoirs actuels de la biologie, et de ne pas la comprendre. On se tiendra alors au plus près de celles et ceux qui étaient affectés, au XIV^e siècle, d'une maladie dont ils ignoraient tout, le nom *pestis* ne désignant rien d'autre alors que la peur d'un fléau qui échappe à toute possibilité de contrôle, et même d'expression.

Qu'ils aient contracté une zoonose bactérienne dont l'agent pathogène a été découvert par Alexandre Yersin à Hongkong en 1894 n'a de sens que pour nous aujourd'hui, qui reconstituons la chronologie des trois pandémies de peste de manière rétrospective. Et ce par un effet de ce que l'on a pu appeler l'« orientalisme épidémiologique », pour lequel la compréhension de ce qui se passe au loin permettait d'éclairer le passé invisible de l'Europe². Celle-ci ne connut donc de « deuxième pandémie » (la peste de 1347 à 1720, au sens large) que parce que la Chine en avait subi une troisième et, par ce même effet rétroactif, la peste justinienne devenait la première pandémie d'un mal que la science moderne avait identifié.

Une chose, en tous cas, est certaine : puisque cette maladie des rongeurs qu'est la peste ne se transmet probablement à l'homme que par le vecteur de piqûres de puces infectées et puisque nous savons que ces puces ne se maintiennent pas longtemps sur un corps refroidi, la contagion directe par les cadavres est hautement improbable. C'était d'ailleurs la conviction des médecins médiévaux, qui n'envisageaient la *contagio* que dans un cadre miasmatique, c'est-à-dire par la corruption d'un air empoisonné : si Gabriele de Mussi décrit bien ces « *montagnes de morts* » catapultées par les Mongols dans Caffa assiégée, il précise que c'est par leur « *puanteur accablante* » qu'ils devenaient pestifères.

Partons donc d'une conviction de méthode : malgré la faiblesse de ses bases textuelles et ses incohérences épidémiologiques, la scène inaugurale de Caffa nous met sur la voie, indirecte, d'une histoire mondiale de la pandémie. Le fait qu'elle soit indirecte vaut déjà avertissement : contrairement à ce que l'on pourrait croire, cet événement monstre n'a pas laissé d'empreinte documentaire à la mesure de son importance historique. On le conçoit aisément en ce qui concerne les sources démographiques, en cet âge pré-statistique : pour établir le bilan de l'épidémie, on doit extrapoler des mesures partielles et locales de surmortalité, en l'attribuant à notre tueuse, *usual suspect* des temps de peste. On a eu plus de mal à l'admettre pour les sources narratives, finalement assez rares, et iconographiques, puisque la peste ne se donne à voir que de manière tardive et déplacée. Ainsi des deux images que l'on associe le plus couramment à la Peste noire, la Faucheuse en cavalière décharnée et la danse macabre : la première lui est un peu antérieure (vers 1330), quand la seconde lui est très postérieure (vers 1420).

Mais il faut bien se rendre à l'évidence : en histoire d'une manière générale, on ne témoigne souvent que des abords de la catastrophe. Ténue est la trace laissée dans notre documentation par le passage de la peste, n'y laissant le plus souvent qu'un silence ou une latence. Autrement dit, le manque d'archives est parfois la seule archive du manque. Lorsqu'elle apparaît pour la première fois dans la documentation publique d'Orvieto, c'est de manière tardive et incidente, le 5 juillet 1348, alors que la peste produit ses ravages depuis plus de deux mois. S'inquiétant de la pénurie de cire, la commune réglemente le poids des cierges

autorisés lors des funérailles (4 livres pour les *populares*, 10 livres pour les nobles, dont le chagrin, manifestement, pèse davantage). On apprend alors, mais comme à la dérobée, que « *la violente mortalité due à la peste envoie en ce moment atrocement ses flèches partout* »³.

Au coeur de la géopolitique marchande

Si de la peste on ne peut avoir qu'une connaissance indiciaire, reposons alors la question : quel indice nous livre la persistance mémorielle et historiographique de l'épisode de Caffa ? Le premier est géographique ; d'évidence, il nous fait regarder dans la bonne direction. La mer Noire est, depuis la fin du XIII^e siècle, l'une des principales plaques tournantes dans l'interconnexion des mondes médiévaux. S'y croisent les routes maritimes qui mènent à Constantinople et la Méditerranée, et les routes terrestres dominées par ses maîtres de la distance que sont les hommes des steppes, la péninsule de Crimée étant le verrou de cette géopolitique marchande.

D'où vient la mystérieuse maladie qui frappe les assiégeants de Caffa ? Exploitant des sources byzantines, russes et égyptiennes, une étude récente a mis au jour la présence d'une épidémie que l'on peut identifier comme pesteuse à Tana (actuelle Azov) et dans son arrière-pays, peut-être dès la fin de l'année 1345, et assurément à partir du printemps 1346⁴. Or, à ce moment-là, les échanges entre le nord et le sud de la mer Noire sont intenses. Le doge de Venise Andrea Dandolo a signé deux ans plus tôt une alliance avec Simone Boccanegra, premier doge de Gênes. Les émissaires vénitiens de Tana et ceux, génois, de Caffa ne cessent de se rencontrer, en croisant la route des diplomates et des marchands de la Horde d'Or et de Constantinople, en même temps que s'intensifie le commerce des grains. Cette nouvelle hypothèse ne consiste pas seulement à réévaluer le rôle des réseaux vénitiens de Tana dans la propagation de la peste. Elle renverse le catastrophisme apocalyptique de la vision du siège de Caffa pour comprendre que l'épidémie n'est pas fille de la guerre mais de la paix, et qu'elle remonte les circuits des échanges et des alliances.

Des flèches, toujours, mais décochées par les cartographes : on a longtemps cartographié la progression de la peste en Eurasie à la manière des campagnes militaires, où des noms de villes associés

à des dates sont reliés par des zébrures noires qui s'épaississent au moment d'atteindre leur but, signifiant la rapidité et la brutalité d'une *Blitzkrieg*. Ou alors c'est un tsunami, et l'on représente des pays littéralement noyés par les vagues successives d'une onde pesteuse, cet imaginaire de la submersion rejoignant celui du séisme, avec son épïcentre et ses répliques, déplacées et retardées. L'histoire connectée des mondes de la peste suggère pourtant une autre image de cette itinérance meurtrière ; elle progresse de manière réticulaire sur les routes de l'Ancien Monde, y révélant les lignes de force comme les zones de faiblesse⁵.

Des zones épargnées

La voici donc qui se propage vers le sud depuis Constantinople dès juillet 1347, progressant par voie de mer jusqu'à Alexandrie, puis Tunis et toute la côte d'Afrique du Nord jusqu'à Tlemcen, mais aussi le long de la vallée du Nil, jusqu'à la Palestine et le Yémen. Lorsqu'elle atteint Bordeaux en mars 1348, elle se dissémine le long des côtes et prend la voie atlantique pour frapper Saint-Jacques-de-Compostelle trois mois plus tard. Mais elle se jette au même moment sur Rouen et le sud de l'Angleterre, et c'est par contrecoup qu'elle touche Calais en décembre. Un an plus tard, en décembre 1349, Cologne, puis toute l'Allemagne, est pareillement prise en tenaille par ses routes fluviales, atteinte depuis la Suisse et la vallée du Rhin ainsi que depuis le nord (Pays-Bas et Danemark). Et si Kiev et Moscou sont les dernières villes touchées en 1353, elles le sont à revers, par le nord, via Pskov et Novgorod, alors que l'épidémie rôdait non loin, cinq ans plus tôt, au sud du monde russe - c'est donc probablement son isolement qui l'aura épargné jusque-là, de même que l'Islande, la Finlande, et peut-être le Béarn.

Ainsi avance la mortelle pestilence. Elle s'étoile davantage qu'elle ne s'étale, mais s'étirole également en ses marges - qui ne le sont que parce que nos connaissances s'y évanouissent. Elle ménage également quelques blancs dans la carte, et ce à différentes échelles. Pourquoi le royaume de Bohême semble-t-il épargné, de même que la ville de Carpentras, alors qu'à 20 kilomètres de là, en Avignon, le musicien flamand Louis Sanctus de Beringen, frappé par l'ampleur de la catastrophe (« *la moitié de la population, et peut-être plus, est morte* »), craint dès avril 1348 « *qu'elle ne fasse*

finalement le tour du monde » ? Sans doute évoquerait-on aujourd'hui l'aléa épidémiologique pour rendre compte de ces anomalies. Reste que l'histoire-monde de la peste bute toujours sur trois problèmes immenses, démesurés à vrai dire tant les enjeux sont énormes et les hypothèses fragiles. Ils concernent l'Afrique, l'Inde et la Chine.

Dans le premier cas, les sources écrites manquent, sauf pour l'Éthiopie, que beaucoup de témoignages médiévaux, notamment en langue arabe, évoquent comme l'un des foyers de l'épidémie, et où certains textes hagiographiques semblent témoigner des effets de la peste - mais pas avant le XVe siècle (*cf. ci-contre*). Quant aux sources archéologiques, elles demeurent en l'espèce difficiles d'interprétation : doit-on inférer les abandons de site attestés dans certaines régions du golfe de Guinée aux effets d'une surmortalité due à l'arrivée de la peste ou sont-ils seulement explicables par le contexte mouvant des recompositions politiques ? Si des historiens veulent replacer l'Afrique sur la carte des mondes de la peste, c'est parce qu'on expliquerait mal qu'elle n'y soit pas connectée⁶.

Mais on pourrait dire de même de l'Inde. Or, si le roi du Yémen Sayf al-Din al-Malik al-Mujahid Ali contracte en 1351 la peste au Caire, les émissaires du calife abbasside qui prennent la route de Delhi en 1353, puis tous les ans à partir de 1362, ne semblent pas y apporter de maladie. Faut-il alors évoquer une immunité innée, du fait de spécificités génétiques des populations ? Cela serait d'autant plus surprenant que, sur les 15 millions de morts de la troisième pandémie de peste entre 1896 et 1921, 12 étaient indiens.

Le cas chinois pose, quant à lui, des problèmes spécifiques d'interprétation des sources narratives et médicales. La solution de l'énigme réside-t-elle, là encore, dans les archives du vivant ? Depuis dix ans, des chercheurs chinois en génomique des populations prétendent avoir déduit de la généalogie des variants actuels de *Yersinia pestis* une reconstitution historique de son arbre phylogénétique. A partir d'un tronc commun qui plonge ses origines dans l'Age du bronze, l'agent pathogène aurait connu une polytomie, c'est-à-dire une divergence entre quatre nouvelles lignées, sans doute en lien avec un changement d'hôte, divergence

qui serait intervenue au milieu du XIIIe siècle, à proximité du plateau tibétain. Des chercheurs tentent, depuis lors, de documenter cet événement théorique (le « big bang ») en cherchant des réalités historiques derrière ces embranchements génétiques⁷.

On l'aura compris : si l'histoire de la peste est un laboratoire d'interdisciplinarité et une épreuve de mondialité, c'est que, pour traquer la mortelle randonnée de notre tueuse sans pitié, on doit affronter le redoutable problème de la discordance des régimes documentaires. Il arrive parfois qu'on puisse les aligner. Ainsi autour du lac Issyk-Kul, dans le Kirghizistan actuel. Les archéologues russes y ont repéré, depuis la fin du XIXe siècle, un cimetière de chrétiens nestoriens témoignant d'une importante surmortalité en 1338-1339. Or certaines inscriptions sur les stèles l'attribuent à une pestilence désignée en syriaque par le mot « *mawtana* » (cf. p. 35). Les analyses d'ADN fossile prélevé dans les restes osseux ont tout récemment permis aux généticiens de l'institut Max-Planck d'y identifier le bacille *Yersinia pestis*⁸. Le chemin est encore long qui mène au « big bang » du plateau tibétain, mais reconnaissons que, depuis l'évocation du siège de Caffa, nous avons progressé - c'est-à-dire qu'on a reculé, dans le temps et dans l'espace.

L'humidité des steppes croît

Il s'agit bien de la peste, qui sommeillait vraisemblablement en Asie centrale avant que les bouleversements liés au « grand échange mongol » viennent perturber les écosystèmes en empiétant sur les réservoirs animaux, provoquant ainsi le fameux saut d'espèce de la zoonose dont nos hantises épidémiques contemporaines nous ont rendus familiers.

Comment expliquer ce long silence épidémiologique dont on comprend désormais qu'il fut, du VIIIe au XIIIe siècle, à l'arrière-plan de la grande croissance médiévale ? Il nous faut alors assister non pas à un saut d'espèce, mais à un saut d'échelles vertigineux, depuis la cuisine moléculaire des mutations génétiques de l'agent pathogène jusqu'aux grandes variations du changement climatique global. Cernes de croissance des chênes anglais et niveaux des crues du Nil, mais aussi coraux, carottes glaciaires et spéléothèmes (stalagmites, stalactites, etc.) : c'est en combinant un grand nombre de données indirectes produites par les sciences

de l'environnement, et en les croisant avec les sources historiques, que le médiéviste anglais Bruce Campbell a pu reconstituer les grandes oscillations du climat global, produites par l'effet conjugué des variations de l'irradiation solaire et des inversions des alizés qui balaient l'océan Pacifique⁹.

Le scénario d'ensemble est le suivant. La fin du XIII^e siècle correspond à ce que l'on appelle désormais la « *Medieval Climatic Anomaly* » (MCA), qui a assuré des hivers doux et humides à l'Europe du Nord-Ouest et des moussons régulières et abondantes en Asie. Elle laisse la place à un minimum climatique, qui atteint un effet de seuil au tournant du XIV^e siècle. Marquée par la crue exceptionnelle du Nil en 1340, la baisse générale des températures européennes de 1340 à 1354, due à des hivers très froids et des étés trop humides, s'accroît encore dans les années 1348-1351, où l'instabilité climatique est la plus forte. L'humidité des steppes croît, le couvert végétal progresse, et avec lui les rongeurs, réservoirs naturels de *Yersinia pestis*, qui sortent de leur abri naturel. C'est ce que Bruce Campbell appelle « *the perfect storm* » : la pandémie arrive en Europe à un moment où les conditions climatiques rendent sa diffusion optimale.

Nous sommes désormais bien loin des trébuchets de Djanibeg et du siège de Caffa, mais toujours, on le voit, dans une histoire à grand spectacle. Même si la corrélation n'est pas strictement établie entre saut d'espèce, mutation environnementale et comportements humains, ce nouveau récit épidémique correspond sans doute à ce que l'on attend aujourd'hui d'une histoire du monde, envisagée comme communauté de destins et de dangers. Et puisque le changement climatique y est considéré à juste titre comme la grande cause - au sens où elle devrait mobiliser les engagements et les énergies -, il est finalement logique qu'il apparaisse aussi comme la grande causalité, pour la Peste noire comme pour la peste justinienne.

Car tous les lecteurs de romans policiers le savent : lancé aux trousses d'un *serial killer*, l'enquêteur se laisse parfois guider par ses propres obsessions, et c'est en en prenant conscience qu'il multiplie ses chances de démasquer le coupable. Au temps de la domination braudélienne d'une histoire économique des échanges et des comptoirs, les historiens de la Peste noire jalonnaient

l'itinéraire de notre tueuse de récits de rats transportés par des bateaux et de puces nichées dans des balles de draps. Parce que l'on prête aujourd'hui une attention soutenue à l'histoire environnementale et à la composition de mondes plus diversement peuplés, et parce que l'on aspire à de nouvelles alliances entre le naturalisme et le constructivisme social, le regard historien est attiré par d'autres scènes, ou d'autres acteurs, qui enrichissent ce qu'on pourrait appeler une « histoire naturelle de la peste ». On n'y retrouve pas seulement nos puces et nos rats, mais d'autres rongeurs, comme la gerbille ou la marmotte.

Pendant trois cent cinquante ans

Arrêtons-nous un instant sur le cas de la marmotte, car suivre sa trace pourrait bien nous réserver d'autres surprises. En 1910 le docteur Wu Liande, Chinois né en Malaisie et ayant fait ses études de médecine à Cambridge, démontra que *Marmota sibirica*, qu'il avait observée lors de la terrible épidémie de peste en Mandchourie, y jouait le rôle de réservoir animal de *Yersinia pestis* à l'état endémique. Elle est biologiquement très proche des marmottes grises de type *Marmota baibacina*, qui colonisaient les abords du lac Issyk-Kul en 1338 et sont encore responsables des quelques cas de peste mortelle identifiés dans la Mongolie actuelle. Mais les naturalistes la rapprochent également des marmottes communes (*Marmota marmota*), qui peuplent les vallées alpines - la première attestation documentée date précisément de 1339.

Or la présence de ces marmottes alpines permet de formuler de nouvelles hypothèses, non seulement sur la diversité biologique des hôtes réservoirs, mais sur l'explication historique de la persistance de la peste en Europe. Si la ville de Milan a été relativement épargnée par la peste de 1348, elle subit de plein fouet la vague de 1361. A ce moment-là, les rapports des officiers de santé documentent la progression de l'épidémie depuis le nord du lac Majeur, à Bellinzona et Locarno notamment, et c'est le même itinéraire qu'elle suit dans les années suivantes, jusqu'au printemps 1567¹⁰. Ce n'est donc pas que la peste revient sans cesse en Europe, c'est qu'elle y demeure - et admettre sa nature endémique, c'est renoncer à cet imaginaire archaïque des pestes d'Orient, qui battent l'Europe comme une houle mauvaise, une

histoire de cadavres infestés jetés par-delà les murailles et de rats dans des navires, quand le danger pouvait demeurer tapi dans le doux pelage apparemment inoffensif des marmottes alpines et de leurs parasites.

Ainsi doit-on saisir la pandémie comme un phénomène à la fois global et discontinu, et c'est bien cette hétérogénéité dans l'espace et dans le temps qui constitue un défi pour la narration historique. Contrairement à la tuberculose par exemple, où la continuité d'une propagation de corps humain en corps humain permet de construire des modèles épidémiologiques plus continus et réguliers, notre tueuse avance par à-coups, restant longtemps tapie dans l'ombre avant de fondre sur sa proie ; si sa progression est saccadée, c'est qu'elle résulte de la réplication de micro-environnements loin du foyer initial dans lequel *Yersinia pestis* peut prospérer, en passant sans doute, mais peut-être pas toujours, par des populations de rongeurs commensaux.

Tout dépend de la vitesse que prend le saut d'espèce. L'homme n'est qu'un hôte de second choix pour la puce du rat ; elle ne s'y attaque qu'en dernier recours, affamée, quand tous les rats sont morts. Entre la mort des premiers rats et celle des premiers hommes, compter en général cinquante jours. Mais une étude récente, exploitant des données médiévales particulièrement précises (collectées par l'administration mamelouke du Caire en 1430, évaluant non seulement la mortalité humaine mais le nombre de carcasses de rats), montre que ce délai peut être cinq fois plus long¹¹. Nous manquons encore d'une histoire naturelle de la peste, prenant en compte toutes les variables biologiques des différentes espèces en jeu, car, du bacille à l'homme, chaque organisme vivant a sa propre histoire, évoluant de manière génétique mais aussi épigénétique (en fonction notamment de l'environnement), si bien qu'on a tort de penser que la maladie est la même parce qu'elle est causée par le même agent pathogène.

1,5 à 6 km par jour : progression fulgurante

On lit parfois que, entre 1347 et 1353, la vitesse de propagation de l'épidémie était de 1,5 à 6 kilomètres par jour. Il ne s'agit que d'une valeur moyenne, qui n'a, on l'a compris, guère de sens en elle-même. Mais elle témoigne d'une progression foudroyante, qui semble s'être encore accélérée au XVI^e siècle. On s'explique mal

alors pourquoi, lors de la troisième pandémie, entre 1897 et 1902, la maladie ne progressait en Inde que de 10 kilomètres par mois¹². Les spécialistes le reconnaissent aujourd'hui : en 1348, « *la peste s'est diffusée dans les populations humaines avec une rapidité et une facilité qui ne sont guère compatibles avec le modèle classique de transmission du rat à la puce du rat puis à l'homme* »¹³.

Sans doute a-t-on jusque-là négligé la possibilité d'une transmission interhumaine, soit parce que la forme pulmonaire est plus présente qu'on ne le pense dès l'épisode paroxystique de la Peste noire, soit parce que la forme bubonique se transmet selon un schéma biologique que l'on ne comprend pas car on ne l'observe plus¹⁴. Cela expliquerait pourquoi, même si on se limite aux données de 1348, les mortalités les plus élevées sont relevées parmi les communautés religieuses et monastiques qui vivent confinées, mais dans des bâtiments souvent en pierre, où les rats sont moins nombreux que dans des maisons en bois. C'est le cas pour les couvents mendiants en Italie (à Santa Maria Novella à Florence, Sienne, Pise et Lucques) mais aussi dans le sud de la France. Henry Knighton, chanoine de Leicester qui détestait les ordres mendiants, consigne l'hécatombe dans son *Chronicon* de manière assez peu charitable : « *Parmi les Carmes d'Avignon, 66 moururent avant que les citoyens s'aperçoivent du désastre : ils crurent d'abord qu'ils s'étaient entre-tués. Des ermites de saint Augustin, il n'en resta pas un seul et ce n'est pas dommage.* »

Notre meurtrière n'a donc pas livré tous ses secrets. Comme dans la fin inoubliable du roman d'Albert Camus, elle « *attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses* ». Mais à quelle hauteur doit-on raconter son périple ? A l'échelle microbiologique de la valve proventiculaire de la puce, lorsque le bacille s'installe dans son système digestif et y développe un bouchon bactérien qui oblige le pauvre insecte à régurgiter son repas de sang par la piqure de son hôte, rat ou homme, qu'elle infecte à son tour ? Ou à l'échelle cosmique, lorsqu'une variation de l'irradiation solaire provoque des bouleversements environnementaux en chaîne faisant sortir les marmottes d'Asie centrale de leur nid douillet ? Sans doute à toutes ces échelles à la fois, même si la place d'un historien est à mi-pente de cette histoire-monde, au plus près de la peine des hommes. Car eux ont vu passer la tueuse, sans la comprendre

comme nous pouvons aujourd'hui la comprendre, mais en la reconnaissant pour ce qu'elle est, lui donnant le seul nom qui vaille : *mortalitas*.

Beaucoup ont succombé, d'autres ont été épargnés, rares étaient ceux qui n'avaient pas à pleurer leurs morts. Certains, plus qu'on ne le croit, ont contracté la maladie et en ont guéri, sans être pour autant immunisés. Nous sommes les descendants de ces survivants de la Peste noire. Nous le sommes biologiquement, car notre patrimoine génétique porte l'empreinte de ces maladies anciennes, ce qui faisait dire à Roland Barthes : « *Mon corps est bien plus vieux que moi, comme si nous gardions toujours l'âge des peurs sociales auxquelles, par le hasard de la vie, nous avons touché.* » Mais nous le sommes aussi historiquement, car, même s'il ne savait pas décrire précisément ce qu'avait transformé le passage de la peste, et aurait été bien en peine de décrire un « *monde d'après* », Ibn Khaldûn en était persuadé : c'était un survivant, et « *le monde cultivé avait changé d'aspect* ».

Notes

1. Cf. M. Wheelis, « *Biological Warfare at the 1346 Siege of Caffa* », *Emerging Infectious Diseases*, 2002.
2. Cf. N. Varlik, *Plague and Empire in the Early Modern Mediterranean World. The Ottoman Experience, 1347-1600*, Cambridge, CUP, 2015.
3. Cf. E. Carpentier, *Une ville devant la peste. Orvieto et la Peste noire de 1348*, [1962], Bruxelles, De Boeck, 1993.
4. Cf. H. Barker, « *Laying the Corpses to Rest: Grain Embargoes, and Yersinia pestis in the Black Sea, 1346-1348* », *Speculum*, 96/1, 2021.
5. Cf. D. C. Mengel, « *A Plague on Bohemia? Mapping the Black Death* », *Past & Present* n° 211, mai 2011.
6. Cf. G. Chouin, « *Fossés, enceintes et Peste noire en Afrique de l'Ouest forestière* », *Afrique : Archéologie & Arts*, 9/9, 2013.
7. Cf. M. H. Green, « *The Four Black Deaths* », *The American Historical Review*, 125/5, décembre 2020.

8. Cf. M. A. Spyrou, L. Musralina et al., « *The source of the Black Death in Fourteenth-Century central Eurasia* », *Nature*, 2022.
9. B. Campbell, *The Great Transition. Climate, Disease and Society in the Late-Medieval World*, Cambridge, CUP, 2015.
10. Cf. A. G. Carmichael, « *Plague Persistence in Western Europe: A Hypothesis* », *The Medieval Globe*, 2014.
11. Cf. S. Borsch, T. Sabraa, « *Plague Mortality in Late Medieval Cairo: Quantifying the Plague Outbreaks of 833/1430 and 864/1460* », *Mamluk Studies Review*, 2016.
12. Cf. G. Christakos, R. Olea, M. L. Serre, H.-L. Yu, L.-L. Wang, *Interdisciplinary Public Health Reasoning and Epidemic Modelling: The Case of Black Death*, New York, 2005.
13. Cf. I. Séguy, G. Alfani, « *La peste : bref état des connaissances actuelles* », *Annales de démographie historique*, 2017.
14. Cf. G. Alfani, S. K. Cohn Jr., « *Nonantola 1630: Anatomia di una pestilenza e meccanismi del contagio* », *Popolazione e Storia*, 2007.

L'AUTEUR

Professeur au Collège de France, **Patrick Boucheron** a consacré pendant deux ans (2020-2022) ses cours et ses séminaires à la Peste noire.

DATES CLÉS

1338-1339

Au Kirghizistan, un cimetière de chrétiens nestoriens témoigne d'une importante surmortalité. Certaines stèles retrouvées sur place mentionnent une « pestilence ».

Années 1340

Début d'une baisse exceptionnelle des températures en Europe qui dure jusqu'en 1354 : hivers très froids et étés trop humides. Ces conditions climatiques sont optimales pour la diffusion de *Yersinia pestis*.

1346

Une tradition fondée sur une chronique italienne veut que, lors du siège de Caffa, le port fortifié de Crimée, les Mongols défaits aient

jeté par-dessus l'enceinte de la ville des cadavres pestiférés. C'est ainsi que les Génois auraient contracté et diffusé la maladie.

1347

En juillet, la peste se propage depuis Constantinople, ce qui marque le début de la deuxième pandémie.

1347-1353

Moment paroxystique de la deuxième pandémie de peste. En Europe, des flambées de peste se reproduisent régulièrement jusqu'au XVIII^e siècle. La dernière frappa à Marseille en 1720.

LE « GRAND ÉCHANGE MONGOL » : MYTHE ET RÉALITÉ

Les invasions mongoles comme cause première de la diffusion de la peste en Europe ? Cette hypothèse est presque trop belle pour être vraie, tant elle correspond à l'imaginaire diabolique que l'on prêta, en Europe, mais aussi au Proche-Orient, dans les sources arabes comme latines, à ce peuple nomade qui semblait sortir des entrailles de l'enfer. Quand ces combattants des steppes, fédérés par Gengis Khan et ses descendants, surgirent sur la scène eurasiatique au tournant du XIII^e siècle, on prit ceux qu'on appelait les « Tartares » pour ces peuples de Gog et Magog décrits par l'Apocalypse. Satan les contenait derrière de hautes murailles, attendant le moment de les lâcher aux quatre coins du monde pour accabler l'humanité souffrante. Les portes du monde avaient cédé, la fin des temps était proche. Comment le chroniqueur Gabriele de Mussi aurait-il pu, décrivant le siège de Caffa, résister à pareille dramatisation ?

Mais voilà : reconsidérant à nouveaux frais une documentation variée mais, pour une fois, étonnamment concordante, certains historiens, comme Monica Green notamment, estiment aujourd'hui que la Horde d'Or, c'est-à-dire l'État nomade gouverné par les Jochides (descendants du fils aîné de Gengis Khan), s'étendant dans les steppes du sud de la Russie et de l'Ukraine actuelles, pourrait bien être la plaque tournante de la diffusion de la peste. Les sources écrites et archéologiques convergent avec les données génétiques pour étayer cette hypothèse. A une différence de taille près : il ne s'agit plus d'incriminer la barbarie des envahisseurs qui auraient bousculé l'ordre du monde en brassant les populations et les milieux naturels, mais d'évaluer les effets de

ce que Marie Favereau a appelé le « grand échange mongol ». Car celui-ci n'a pas juste unifié les steppes eurasiatiques, il a encouragé l'émergence d'un vaste réseau commercial, réunissant l'Europe centrale et orientale, la Méditerranée, la Sibérie et la mer Noire. C'est donc dans un monde en mouvement, ou plus exactement dans des mondes interconnectés par la Horde d'Or, que l'épidémie se met en marche.

P. B.

À SAVOIR

Fred Vargas : le livre pionnier

« *S'il s'agit de puces de chat, ou de chien, rien à craindre, dit Marc en allant et venant le long de la table. Elles sont incompetentes. Mais s'il s'agit de puces de rat, si le gars a vraiment infecté des puces de rat et qu'il les lâche dans la nature, bon sang, c'est la catastrophe.* » Pas étonnant que l'intrigue de son *Pars vite et reviens tard* (traduction du célèbre « *Cito, longe, tarde* » d'Hippocrate) tourne autour d'une épidémie de peste : celle que le grand public connaît sous le nom de plume de Fred Vargas est, dans la vie académique, Frédérique Audoin-Rouzeau, archéozoologue et spécialiste d'histoire de la peste. Ses travaux sur les populations de rats en Europe ont montré qu'elles coïncidaient, dans l'Antiquité tardive, avec les zones touchées par la peste justinienne - accréditant ainsi, avant même les découvertes génétiques récentes, l'hypothèse attribuant cette pandémie à *Yersinia pestis*. Elle a également mis en évidence une explosion des populations de rats au XIe-XIIIe siècle, liée à la croissance urbaine, qui ouvre la voie à la catastrophe du XIVe siècle. Son ouvrage *Les Chemins de la peste. Le rat, la puce et l'homme* (Presses universitaires de Rennes, 2003) reste à ce jour la meilleure synthèse en langue française sur l'histoire de la peste.

BIG BANG SUR LE PLATEAU TIBÉTAIN

C'est en reconstituant l'arbre phylogénétique de la peste à partir de sa répartition planétaire contemporaine que l'équipe de microbiologie dirigée par Yujun Cui en est arrivée à la conclusion que l'ancêtre commun à toutes les branches de *Yersinia pestis* que l'on trouve aujourd'hui dans le monde avait pour foyer le Qinghai,

ou Kokonor, au nord-est du plateau tibétain. C'est là, selon ces chercheurs, qu'aurait eu lieu ce qu'ils appellent le « big bang » de la peste, d'où découlerait l'ensemble de la diversité génomique actuelle de *Yersinia pestis*, et qu'ils situent entre le milieu du XIIe et le début du XIVe siècle, peu avant le déclenchement de la Peste noire.

KIRGHIZIE 1338 : LE PLUS ANCIEN TÉMOIGNAGE

La découverte, à la fin du XIXe siècle, en Kirghizie, (Asie centrale) de plus de 600 stèles funéraires inscrites a révélé l'existence d'une communauté chrétienne rattachée à l'Église syro-orientale à la fin du Moyen Age. Ces stèles, de simples galets, portent une inscription en syriaque ou parfois en langue turque et caractères syriaques, entourant une croix : elle comprend la date selon le calendrier séleucide, utilisé dans le monde syriaque, et selon le calendrier turco-mongol, lié au cycle d'animaux, puis le nom et parfois le titre et la fonction du défunt ou de la défunte. Les inscriptions se répartissent régulièrement à partir du milieu du XIIIe siècle, quelques unités chaque année. En 1338 et 1339, leur nombre augmente dramatiquement jusqu'à plus de 80 en 1339 et plusieurs mentionnent que le défunt a été emporté par une épidémie. On n'en connaît pas au-delà de 1343. Aujourd'hui identifiée, la peste, qui allait atteindre, quelques années plus tard, la Chine d'un côté, l'Europe de l'autre, avait déjà signé la disparition de cette communauté.

Françoise Briquel-Chatonnet

DANS LE TEXTE

La mort du roi d'Éthiopie

Au cours du mois d'avril 1436, l'épidémie se répandit dans la ville de Tuez au Yémen. Je reçus à La Mecque une lettre de là-bas m'informant qu'en une seule journée la prière funèbre avait été prononcée à 150 reprises dans la mosquée de la ville. Une autre lettre du Yémen m'apprit qu'en trois jours il y avait eu 2 000 morts et que de nombreux villages s'étaient vidés de leurs habitants. La même lettre m'informait que l'épidémie s'était étendue à l'ensemble de l'Éthiopie, aux infidèles comme aux musulmans, ainsi qu'au pays de Zanj [*sur la côte orientale de l'Afrique*] et à Mogadiscio, et qu'elle avait gagné ensuite Berbera [*en Somalie*], Aden et Tuez [au Yémen]. Le roi chrétien des Éthiopiens périt lors

de cette épidémie et on désigna un jeune garçon pour lui succéder."

Al-Maqrîzî, *Livre du cheminement pour la connaissance des dynasties des rois*, année 839, [1436].

AU LONG DES ROUTES D'UN MONDE CONNECTÉ...

Réalisé en 1375 dans l'île de Majorque par des cartographes juifs capitalisant les savoirs géographiques des marchands et des marins, l'*Atlas catalan* (ci-dessus : Marco Polo dans une caravane) figure les principales routes qui connectent les mondes eurasiatique et africain. C'est ce réseau dense d'échanges qui sert d'armature à la diffusion épidémique. Depuis l'Asie centrale jusqu'à ses confins européens et, peut-être, sahéliens, la peste en dessine les lignes de force, mais aussi les zones de faiblesse : elle frappe avec d'autant plus de vigueur que les échanges sont intenses, s'arrêtant aux seuils de territoires plus enclavés. Elle est donc le révélateur du dynamisme économique, et d'une certaine manière de la modernité, du monde plein du XIV^e siècle, avant d'en provoquer l'étrécissement et le recloisonnement.

DANS LE TEXTE

Jean de Venette : « 500 morts par jour à l'Hôtel-Dieu de Paris »

Aussi, dans beaucoup de localités, petites et grandes, les prêtres prenaient-ils peur et s'en allaient-ils, laissant l'administration des sacrements aux religieux, plus courageux. Et, très vite, de vingt hommes, il n'en restait pas deux vivants. A l'Hôtel-Dieu de Paris, la mortalité était telle que souvent plus de 500 morts étaient portés chaque jour au cimetière des Saints-Innocents pour y être ensevelis. Et les saintes soeurs de l'Hôtel-Dieu, ne craignant pas la mort, s'acquittaient jusqu'au bout de leur tâche avec la plus grande douceur et humilité ; et en nombre considérable, beaucoup desdites soeurs, plus d'une fois renouvelées par suite des vides de la mort, se reposent, comme on le croit pieusement, dans la paix du Christ."

Chronique dite de Jean de Venette, XIV^e siècle.

À SAVOIR

Givry, village martyr

A Givry, petite localité bourguignonne de 1 500 à 2 000 habitants, où meurent habituellement 25 à 30 personnes par an, plus de 600

décès ont été enregistrés entre août et novembre 1348. L'année suivante, une autre conséquence apparaît, l'augmentation du nombre de mariages, qui avait fortement diminué dans toutes les régions touchées par l'épidémie. Dans le registre de Givry, il n'y a aucun mariage en 1348, mais on en relève 86 en 1349, dont la moitié au cours des deux premiers mois de l'année.

ARCHÉOLOGIE DES PAYSAGES : ENQUÊTE SUR LES VILLAGES ABANDONNÉS

Quelle empreinte le passage de la mort noire a-t-elle laissée dans les paysages ? Les archéologues l'ont longtemps crue profonde et durable, à l'échelle de la catastrophe démographique. La recherche des villages désertés a ainsi dominé l'archéologie agraire de l'après-guerre, dans une Europe qui se relevait de ses ruines. Ainsi en Allemagne l'étude des *Wüstungen*, des villages abandonnés, attestent une déprise rurale qui affectait peut-être 40 % des centres de peuplement dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Ce fut aussi le cas en Angleterre, et notamment des fouilles de Wharram Percy (*ci-dessus*), menées par les équipes de Maurice Beresford à partir de 1948. Fondé probablement au Xe siècle, le village est intensément peuplé du XII^e au XIV^e siècle, puis décline progressivement jusqu'au début du XVI^e siècle, où il est abandonné.

Réensauvagement en moyenne montagne

La Peste noire joue un rôle dans ce scénario de sortie d'un monde plein, mais combinée aux autres fléaux, guerres et famines, dont les effets sont aggravés par la réponse des propriétaires fonciers à cette crise systémique qui démarre dès les années 1300. C'est le mouvement général des enclosures et la conversion des terres arables en pâturages qui entraînent le dépeuplement du village. Est-ce à dire que la pandémie n'a laissé aucune trace spécifique dans les archives du sol ? Les travaux les plus récents d'archéogéographie traquent d'autres indices qui documentent indirectement l'itinéraire de la tueuse. Une étude menée à partir de mesures glaciologiques établies par carottage en Arctique témoigne d'une chute rapide de la pollution par le plomb - de l'ordre de 50 % environ, de 1349 à 1360, avec une remontée qui ne s'amorce qu'en 1448. Elle résulte de l'arrêt brutal de l'exploitation des mines d'Angleterre et du pays de Galles. Dans ce cas, la peste, comme événement, marque l'histoire en longue durée des

enveloppes atmosphériques de la Terre, dont l'Arctique est l'archive globale. Reste que, le plus souvent, ces nouvelles disciplines témoignent plutôt de la diversité des situations locales. Ainsi de la palynologie (l'étude des pollens), qui permet d'évaluer et de dater les mouvements de reforestation suite au recul des terres cultivées. En moyenne montagne, elle atteste souvent une rupture nette : les ronces restaurent leur emprise, les prairies reculent, les loups s'aventurent plus loin.

Reprise agricole dans les plaines

Si bien que l'on prend aujourd'hui pour des paysages sauvages d'avant l'industrialisation des terres qui pourraient avoir été réensauvagées après la peste du XIV^e siècle. Mais dans les plaines agricoles, l'archéobotanique témoigne au contraire de la rapidité de la reprise agricole, si bien que, une fois encore, on peine à accorder les données archéologiques avec celles que produisent les sciences de l'environnement.

P. B.

QUAND LE CLIMAT S'EN MÊLE

Le « petit optimum climatique » des Xe-XIII^e siècles (ou « Medieval Climatic Anomaly »), période favorable qui avait favorisé la croissance démographique grâce à des hivers doux et humides en Europe et des moussons régulières en Asie, laisse place à partir des années 1250 à une période instable. Dès les années 1340 se font sentir les premiers signes d'un petit âge glaciaire. L'humidité des steppes favorise l'essor des rongeurs et la peste amorce sa migration avant d'arriver en Europe à un moment où les conditions climatiques rendent sa diffusion optimale : des hivers très froids et des étés très humides. Ci-dessus : le mois de février dans *Les Très Riches Heures du duc de Berry*, XV^e siècle.

MARMOTA MARMOTA, NOUVELLE SUSPECTE

Et si le rat n'était pas le seul coupable ? La recherche incrimine de plus en plus la marmotte comme hôte privilégié de l'agent infectieux : marmottes grises d'Asie centrale ou marmottes communes des régions alpines (comme ici), le petit mammifère fouisseur joue peut-être un rôle décisif dans les retours de peste pendant plus de trois cents ans, y compris en Europe.

À SAVOIR

« **Perfect Storm** »

En combinant les données des sciences environnementales avec les sources de l'histoire économique, le médiéviste britannique Bruce Campbell a décrit dans cet ouvrage de 2016 une interaction entre le climat, les facteurs biologiques, le monde microbien, les écosystèmes et les sociétés humaines qui aboutit à une période de crise entre 1340 et 1370. Ce contexte qu'il nomme « *perfect storm* » favorise les effets de la propagation épidémique.